

Le journal
des résidents
du Tam

sur le Ban



Le village de notre enfance

N°19 - 1^{er} semestre 2010



sommaire

- ✚ Edito > p2
- ✚ La parole aux résidents > p4
- ✚ Les aidants vous informent > p24

« Qu'il est beau le village de mon enfance... »

Bien entendu tous les rédacteurs des articles qui vont suivre sont tous unanimes sur ce point de vue.

Et ils ont raison... !

Cela représente la naissance, l'enfance, la jeunesse, la famille, les amis, l'école, le collègue, le lycée... Tout ce qui a pu former la personnalité d'un individu.

Bravo encore aux résidents, aux animatrices qui ont écrit tous ces articles qui se lisent d'une façon agréable et ...nostalgique.

Dans ce numéro de « **Sur le banc** » vous trouverez également les articles manquants relatifs à la Bientraitance du journal précédent. Nous vous prions de bien vouloir nous en excuser.

Bonne lecture

Francis CERDAN
Rédacteur en chef
Président de L'AJRT



Le thème du prochain numéro
«Sur le Banc» sera :
L'environnement écologique»

LE VILLAGE DE NOTRE ENFANCE

Avant nos maisons n'étaient pas alimentées en eau, pour la nourriture et la toilette, il fallait aller la chercher au puits. Il n'y avait pas non plus de toilettes ou de salle de bains. En ville certaines personnes possédaient des pompes dans les cours. Plus tard des douches municipales ont fait leur apparition.

Quelques résidents n'avaient pas encore la lumière et s'éclairaient donc à la lampe à huile.

Le nombre d'habitants était moins important que maintenant, mais il y avait davantage de petits artisans : bourreliers, forgerons, barbiers, tonneliers, carillonneurs, charrons....

A cette époque les naissances se faisaient à la maison, le docteur était appelé uniquement s'il

y avait un problème. Les médicaments n'existaient pas on se soignait « au naturel ».

Pour les transports on se déplaçait à pied ou à vélo. A Toulouse on avait le tramway.

Dans le village, l'école commençait à l'âge de cinq ans et il n'y avait pas de maternelle.

Le travail était rural mais il y avait des usines qui confectionnaient des chaussettes. Dans le monde agricole il y avait beaucoup d'entraide entre voisins et amis.

Les rues n'étaient pas goudronnées et il y avait des platanes sur toutes les places et en bordure de route. Les nouvelles du village étaient annoncées par le garde-champêtre.

Pour vider les poubelles on les mettait dans un chariot tiré par un cheval.

Les loisirs : on allait au cinéma ambulant. Les fêtes de village étaient très recherchées dans certains villages. « Le patronage » organisait des pièces de théâtre.

Les gendarmes se déplaçaient à cheval et beaucoup de village avaient une gendarmerie.

La construction de nouvelles maisons a changé la vie et la mentalité de bien des villages.

**Article rédigé par un
groupe de résidents
de la Maison de Retraite
Les Arcades à Dougne**

FREGEFOND

« Dans ce village, il y avait deux ou trois maisons, M. Salvage avait construit un château.

J'allais à l'école à la Molle à pied, je traversais le pré.

Mes parents avaient une petite ferme où je gardais les vaches.

Pour l'eau on allait à la fontaine, on ne l'employait pas mal à propos.

J'avais 15 ans quand on nous a mis l'électricité et l'eau plus tard. »

**M^{me} Amen
Refuge Protestant Mazamet**

LA MANOTTE

« Il y avait une dizaine de maisons. Il y avait l'électricité mais l'eau était au puits du village ainsi que le bassin pour laver le linge. Il y avait trois compartiments :

- un pour laver l'herbe des bêtes, les légumes.
- un pour laver le linge
- et un pour rincer le linge.

L'eau coulait tout le temps.

J'allais à l'école à Négrin à pied, trois ou quatre

kilomètres. On appelait les copains chez eux et « on foutait le camp », on s'amusait bien. On ramassait des pignes qu'on mettait au feu pour les faire éclater et on mangeait les pignons.

On avait une grande cheminée où mijotait notre soupe et celle des cochons. »

**M^{me} Escande
Refuge Protestant Mazamet**

LE VILLAGE DE MON ENFANCE

M^{me} BARDOU Odile

« J'habitais Castres, mais pas au centre ville, c'était plutôt en campagne. Ma maison se situait à côté d'un château. On élevait des lapins et on cultivait les légumes au potager...

Le dimanche avec ma mère on partait à vélo pour ramasser l'herbe dans les champs pour nourrir les animaux »

M^{me} GAU Juliette

« Je suis née à Vielmur dans un petit village de campagne, au pays de Jean Louis Etienne. J'y suis restée jusqu'à 12 ans. J'allais à l'école avec mes 5 frères et mes 2 sœurs, à vélo. On parcourait plus de 2 Kms aller-retour. Je me souviens des fêtes foraines qui duraient 3 jours... On avait peu de temps libre, on s'occupait de la ferme, des animaux (vaches, cochons, poules, moutons...) »

M^{me} BARDOU Madeleine

« Je suis née à Saïx et j'y suis encore mais en maison de retraite. Les canards, les vaches

traversaient la rue du village autrefois pour aller boire. Les chevaux passaient également, ils portaient le charbon à l'usine. Les enfants ramassaient les bouses pour en faire du terreau pour les fleurs.

On avait l'école sur place, ce qui était bien pratique. Le village qui ne comptait dans ma jeunesse que 800 habitants s'est agrandi avec plus de 3000 habitants aujourd'hui.

Il y avait cinq épiceries déjà à l'époque, deux coiffeurs, deux cafés, un charbonnier, et deux maréchaux ferrants.

Mon village se compose de deux paroisses, celle de Longuegiste et celle de Saïx.

Lorsqu'il y avait une panne d'électricité, le garde champêtre nous l'annonçait ainsi que les jours de marché.

Le « pellarot » de Soual passait chercher les peaux de lapins, des plumes, qu'on prenait soin de lui mettre de côté.

Les marchands ambulants comme le rétameur passaient pour les couverts noircis par le



temps, le rémouleur pour les rasoirs, et le rempailleux pour les chaises...

Tous ces métiers faisaient vivre le village, tout le monde se regroupait autour de ces savoir faire. On parlait devant les portes avec les voisins, surtout le soir après les longues journées, on se retrouvait.

Les hommes partaient par la rivière pour travailler à l'usine. Les enfants allaient le jeudi au patronage. Le dimanche était sacré, toutes les personnes du village allaient à la messe. Les plus beaux vêtements étaient sortis pour l'occasion...

**Les résidents
de la maison de retraite
La Pastellière à SAÏX**

L'ÎLE DE LA RÉUNION

Mon père étant natif de l'île de la Réunion, nous y fîmes, ma sœur, mon frère et moi, un séjour de 5 ans de 1926 à 1931. J'allais avoir 11 ans lorsque mon père fut muté en métropole.

Je conserve des souvenirs précis de Saint Benoît ; en particulier de cette longue et large allée de palmistes, qui menait jusqu'à la caserne de gendarmerie.

Je revois l'école primaire, le pont métallique qui enjambe la rivière des Marsouins, la longue grande artère qui y mène, l'église et sa grande place, les divers commerces tenus, par les chinois pour l'alimentation, par les hindous pour tout ce qui est

habillement ; la pharmacie Hoareau et en face Lai Teck l'épicier chinois où l'on trouvait la morue sèche vendue en carrés ; le petit Varlant 3 « cat sous » (3 pièces en bronze de 5 centimes) et le gros carré 5 « cat sous ».

A même le sol, le long de cette voie principale de nombreux créoles offraient aux passants du poisson frais, litchis, mangues, légumes « pays », papayes, ananas, goyaves. Ces souvenirs non exhaustifs sont un aperçu de ma mémoire visuelle.

**M. JUNQUET
La Pastellière SAÏX**

LA VILLE DE MON ENFANCE.

Né dans le nord de la France, j'ai au gré des multiples affectations de mon père, conservé de nombreux souvenirs dans la grotte souterraine de ma mémoire. Ils resurgissent à la seule réminiscence de ma prime enfance vagabonde.

Castres est la dernière ville où nous nous sommes fixés. J'en garde un souvenir précis.

Le progrès sous toutes ses formes, a modifié bien des lieux de vie si chers à mon enfance, apportant toutefois un bien-être qui jusque là nous était inconnu ; ne serait-ce que la salle de bains et le chauffage.

Combien parmi nous, ont regretté la disparition du petit train de Lacaune, chargé de tant d'anecdotes, témoin de la vie sereine et insouciant de l'époque, où l'on ignorait le stress. Je revois non sans nostalgie, son parcours dans les rues de Castres, projetant à son passage des panaches de fumée noire. De son point d'attache, le quartier de Laden, il empruntait le centre de l'avenue Albert 1^{er}, alors pavée, puis la rue du Commandant Prat, franchissant les allées Corbière, non protégées par des barrières, passant entre le jardin du Frascatti et l'actuel Cercle des Officiers de Beaudecourt. Débouchant sur le boulevard des Lices, il allait ainsi à l'Albinque, où se trouvait une petite gare. De là il s'élançait à l'assaut de l'avenue d'Albi et disparaissait, vers la montagne, en crachant des volutes. Il était un précieux moyen de communication.

Il n'est pas inutile de rappeler, que sous l'occupation allemande entre 1942 et 1944, il a permis à de très nombreux Castrais de se ravitailler en pommes de terre dont la montagne était une inépuisable manne.

Le destin a voulu que vers les

années 1950, le petit train tire sa révérence, victime du progrès.

Le textile était alors l'activité principale de Castres. Outre les grandes usines, Laval et Lecamus, Viala, Amalric, Clarenson, dont l'intense activité se traduisait par l'emploi d'une nombreuse main-d'œuvre, de petits artisans faisant de la sous-traitance, menaient leur métier à tisser dans le bruit très caractéristique du va-et-vient de la navette.

A midi, l'on entendait ce concert de sirènes annonçant la fin du travail. Les rues s'animaient alors d'une foule intense, qui à bicyclette regagnait son chez soi pour le déjeuner. Très rares étaient alors les voitures automobiles.

Sur le boulevard des Lices, face à l'actuelle sous-préfecture, où se trouvait autrefois un café, je revois le garage Renault, tout petit, alors qu'il occupe maintenant, ainsi qu'un grand nombre d'entreprises, un vaste espace dans la zone industrielle de Mélou, conquise sur une grande étendue de terres agricoles.

L'Albinque a été littéralement transformée. L'école primaire supérieure a disparu : à sa place la Maison de l'Emploi et de la Formation. La grande place de l'époque accueillait de nombreux forains à l'occasion des fêtes annuelles débutant en Juin ; manèges de toutes sortes, stands de tir à la carabine, jeux d'adresse occupaient également la contre-allée du boulevard des Lices. Des stands de tombola, offraient pour 50 centimes de l'époque, la possibilité de gagner divers lots, une poupée, 5 kilos de sucre en morceaux ...

Le jardin du Mail, lieu de promenade dominicale me remet en mémoire, le spectacle de plusieurs cygnes glissant majestueusement sur le miroir des eaux qu'enjambe

toujours un ponceau. La grille en fer forgé, qui entourait ce lieu de fraîcheur ayant été enlevée, les cygnes s'aventuraient sur la route. Victimes de la circulation, le plan d'eau fut privé de ses hôtes. Il étale désormais sa tristesse.

Le bel édifice des bains douche piscine de la rue Villegoudou a, pendant des décennies, offert à la population castraise outre les services d'hygiène inexistant dans l'habitat de l'époque, les joies de la baignade.

Le quartier Drouot, occupé jadis, par le 15^{me} Régiment d'Artillerie, Hippomobile se trouvait alors à l'emplacement de l'actuelle cité administrative.

Au 41 rue Emile Zola, sur l'emplacement de l'ancienne gendarmerie, où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 20 ans, se dresse actuellement, l'annexe de la bibliothèque municipale.

Castres possédait aussi deux cinémas, Le Palace et Le Palmarium, disparus dans l'indifférence du temps qui passe, tout comme le cinéma en plein air, l'été, au jardin de l'évêché, dont le kiosque à musique, lui aussi disparu offrait à la population des concerts gratuits.

Les années qui passent, porteuses d'une évolution dans tous les domaines ont peu à peu effacé, voire transformé le legs du passé, qui subissant l'usure du temps est conservé dans l'album des souvenirs.

Je me réjouis d'avoir vécu cette époque, d'avoir bénéficié du progrès, qui n'a de cesse d'améliorer le quotidien de chacun d'entre nous, bien que toute médaille ait son revers.

M. JUNQUET
« La Pastellière » SAÏX

D'UNE VILLE À L'AUTRE...



Etant toute jeune, je rêvais de pouvoir un jour aller en Suisse, et, ce rêve s'est réalisé. J'ai habité en Suisse durant de longues années. Mon époux étant de souche alsacienne, j'ai beaucoup visité cette région.

Il m'est impossible de décrire tous les petits villages ou villes plus beaux les uns que les autres

mais parmi eux il y en a trois qui m'ont particulièrement marqué.

La première, c'est la ville de Munster avec sa grande fromagerie dont je garde un mauvais souvenir olfactif (ça sent très mauvais).

La deuxième, c'est Hirsingue avec sa fête traditionnelle des blés. Les dames et les messieurs s'adonnent aux danses folkloriques habillés de leurs magnifiques costumes locaux.

La troisième, c'est Orschwiller, où j'ai été impressionnée par la visite du château du Haut Koenigsbourg qui date du XII^e siècle avec ses oubliettes lugubres où étaient jetées les personnes indésirables et son fameux puits de 62 mètres de profondeur.



M^{me} Christiane SIESS
Maison de retraite
Saint Vincent de Blan

« QU'IL EST LOIN MON VILLAGE... »



Connaissez-vous la capitale de mon pays ? C'est « Alger la Blanche »

A l'ouest, à 50 km, se trouve un village au bord de la mer : Castiglione aujourd'hui Bou Ismaël.

En entrant sur la gauche, vous trouvez la mairie ; en face, l'église sert de rond point. A droite, un large boulevard amène à la plage et à l'autre extrémité, l'aquarium où dans de grands bassins nagent des poissons de toutes sortes faisant la joie des estivants.

Dans les champs, des fermes grandes ou petites dont l'une d'elles est la maison de ma grand-mère.

Enfant, durant les vacances, j'allais rejoindre mes cousins et nous faisons de bonne parties

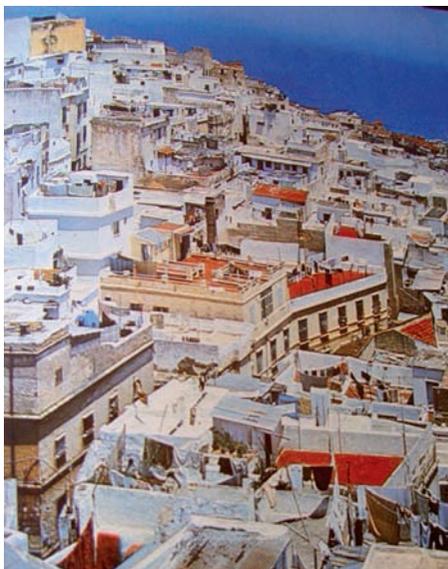
de ballons, ou d'autres jeux comme de longues promenades à bicyclette dans les villages environnants.

Une résidente de la Maison de retraite
Saint Vincent de Blan
(80 ans).



« ALGER, LA BLANCHE. »

C'est par un petit chant que je peux vous présenter le lieu de ma naissance.
Son auteur m'est inconnu ; d'autres sont nés, là bas, avant moi...



*Tu n'as pas vu comme elle est blanche
La capitale de chez nous ALGER
Quand le soir, elle se penche
Mirant son front dans les flots doux, dans les flots doux.
Là-haut, sur les pins, dans les branches,
Regardez-la d'un œil jaloux, d'un œil jaloux
Car jamais une cité ne fut si bien partagée
Que la capitale de chez nous : ALGER*

Enfant, je n'ai connu qu'une partie de la ville, la traversant d'ouest en est pour me rendre en classe.

Plus tard, quand j'ai pu conduire une voiture, j'ai eu maintes occasions de la connaître à fond, parcourant boulevards et avenues comme aussi d'étroites ruelles, découvrant ses divers quartiers et même sa banlieue. Ayant pu ainsi évaluer son étendue, je n'ai pu que penser :

« Comme elle est grande et belle la ville qui m'a vu naître. »

**Une résidente de la Maison de retraite
Saint Vincent de Blan (87 ans)**



VERDALLE

Verdalle, le village natal où j'ai vécu plus de quatre vingts ans comptait cinq cents habitants environ. Il y avait deux boulangers, trois épiciers, un boucher, un sabotier, un forgeron, un bournelier, un garagiste, deux maçons et des maquignons pour le bétail car on faisait le trafic des vaches.

Maintenant la population a augmenté, il y a mille deux cents habitants et plus. Il n'y a qu'un seul boulanger et un épicier, deux maçons, deux plombiers, un électricien, un représentant en matériel, un médecin qui a des difficultés à trouver un remplaçant dans les jours à venir et aussi pour ses congés, peut-être j'en oublie.

Autrefois j'habitais la campagne à un kilomètre du village. J'allais en ville à pied puis à vélo. J'allais à l'école à pied même par mauvais temps, tous les jours sauf le jeudi et le dimanche. Lorsqu'il

faisait nuit il n'y avait pas de lumière pour nous éclairer.

On avait une cheminée pour nous chauffer, pas d'eau courante, il fallait marcher pour aller chercher l'eau au puits, aussi nous n'avions pas de douche ni de WC et on était content car on ne connaissait pas autre chose.

Pour se divertir il y avait la fête du village, on dansait il y avait des manèges des feux d'artifice. Pendant la guerre les fêtes étaient interdites il n'y avait plus rien mais il y avait de l'entraide entre les villageois, de l'amitié. Maintenant c'est chacun pour soi.

**M^{me} Mauriès Maison de retraite
les Arcades à Dourgne**

VIVIERS LES MONTAGNES

J'ai vécu étant jeune à Castres mais mes meilleures années c'était à Viviers Les Montagnes chez ma grand- mère. Il y avait une boulangerie, une toute petite épicerie, un médecin venait de Soual si on était très malade, sinon on se soignait avec des choses naturelles, de la campagne.

Viviers est une ancienne forteresse, et dans les trous de celle-ci pendant l'hiver se cachaient à l'abri du froid, des petits oiseaux. On attendait la nuit pour les attraper puis ils étaient rôtis à la broche ! c'était bon. On allait à la pêche aussi, c'est pas comme aujourd'hui, l'eau n'était pas polluée. Je pêchais dans le Bernasobre, il prenait sa source dans la montagne Noire au dessus d'Escoussens. Pour pêcher je prenais aussi le petit train qui passait par Viviers et s'arrêtait à Revel, c'était pittoresque de le prendre.

On mangeait souvent du millas (de la farine de maïs blanc mélangée avec de l'eau) « ça te tapait bien la cloche » (remplir le ventre).

A Viviers tout le monde avait des vignes, des fermes tout le monde s'entraidait, il y avait une certaine amitié. Le soir après souper on sortait devant la porte, on discutait, on racontait des

bêtises, c'était bien. Dans la ferme où je travaillais il y avait 4 paires de bœufs, 2 juments, un taureau. On labourait avec des bœufs, vaches, il n'y avait pas de tracteurs. Chaque personne avait besoin de son voisin, on était brave, vaillant, maintenant ce n'est plus pareil. Il fallait travailler mais on travaillait joyeux, c'était la belle vie, le progrès a rendu les gens seuls.

Le samedi c'était le jour de la paye, on allait à vélo à Castres pour se divertir (cinéma), on allait se promener à Saint Ferréol.

Il y avait la fête du 15 août, ça durait trois jours, on dansait, il y avait des jeux, des feux d'artifice dans un grand champ.

Pendant la guerre comme on avait pas le droit de danser, on allait entre Saix et Viviers au « Vacan », il n'y avait personne et il n'y avait rien sauf des champs, alors on jouait de l'accordéon et on dansait.

J'aimerais revenir à cette époque, même si c'était dur.

**M. Candille, Maison de retraite
les Arcades à Dourgne**

MES JEUNES ANNÉES

Tout a commencé alors que j'étais bébé, né le 06 juillet 1922 à Castres. A cette époque alors que ma mère me mettait au monde, avec l'aide du docteur Sizaire les sirènes de l'usine Cornac (fabrication de machines outils) sonnaient à ce moment là, il était 08 h 00 du matin.(appel des ouvriers).

Nous vivions dans une petite maison de 2 pièces sans aucun confort à cette époque. Alors que j'avais deux ans, mes parents ont loué une petite maison rue camp de César.

Lorsque j'étais encore trop petit pour aller à l'école et puis par la suite le jeudi jour où l'école était fermée, mon père me gardait dans l'usine où il travaillait. Il s'était arrangé avec le contremaître. Tous les meubles de la maison ainsi que les jouets étaient fabriqués par mon père.

Comme nous n'avions pas d'eau à l'évier, nous allions la chercher à la fontaine dans la rue face à chez nous. Avec mon frère Hugues nous allions prendre une douche rue Fuziès aux bains douche le dimanche matin. Là j'ai passé mon enfance et notre vie se passait ainsi jusqu'à l'âge de 14 ans.

Le samedi nous allions au marché faire les courses pour la semaine, place Jean Jaurès. A Castres nous avions tous les commerces : boucher, boulanger, fleuriste, pâtissier... les vieux quartiers de Castres n'ont pas changé par rapport à aujourd'hui.

Pendant la guerre nous allions nous ravitailler à la campagne. On partait à vélo, on faisait des échanges. Maman travaillait dans une usine de textile alors on échangeait des coupons de tissus contre de la nourriture.

En ville il n'y avait pas tellement d'entraide avec les voisins ce n'est pas comme à la campagne. On

se réunissait avec la famille, mais pas trop avec ses voisins.

Il y avait des animations dans le quartier à certaines époques de l'année. Les cirques Pinder, Bouglione, Amar avec les ménageries qui s'installaient sur la place de l'Albinque. Et puis l'été, la foire, avec manèges, feux et autres animations, qui venaient pour un mois sur les Lices, égayer les Castrais.

Il y avait aussi le cinéma comme le Palace, Le Palmarium. Le dimanche maman nous donnait 5 francs pour aller au cinéma, à l'entracte on allait mon frère et moi à la pâtisserie en face s'acheter un gâteau (pas cher) avec l'argent qu'il nous restait. A l'Odéon il y avait des troupes théâtrales des opéras comiques, parfois avec mes parents on allait en voir.

Voilà jusqu'à l'âge de 14 ans environ, ma vie de gosse dans ce quartier de l'Albinque, où nous avons vécu heureux à cette époque là.

Il y a eu la guerre, période dure et triste. On ne faisait plus la fête, on partait chercher la nourriture.

Ensuite ce fut les années travail, à cette époque j'ai été embauché comme apprenti ajusteur dans l'usine où travaillait mon père. C'était l'usine de la fonderie Faguet, de nos jours elle n'existe plus. C'est un métier qui ne me plaisait guère. Aussi après mon apprentissage je me suis engagé dans l'armée. Ce fût un chagrin pour ma mère, qui aurait souhaité que je reste dans la famille où nous étions heureux tous les 4 réunis.

**M. Rouffiac, Maison de retraite
les Arcades à Dourgne**

SOUVENIRS D'ENFANCE DANS MES VILLAGES

Je suis né un 29 Juin dans la maison de mes grands-parents paternels à Cambounet sur le Sor.

Mon grand-père très attentif pour « mes premiers pas » me mettait sur le bord d'une murette, d'où j'apercevais ma grand-mère avec la brouette partir laver le linge au lavoir appelé « Le Terron » qui existe encore.

Un peu plus grande je regardais curieusement mon grand-père assis devant la cheminée qui de temps en temps arrosait une volaille embrochée pour la faire cuire.

Je revois le petit panier, où je rangeais les œufs que j'allais chercher à la basse-cour.

Vers quatre ans, mes parents partirent habiter à Soual.

Dans cette nouvelle maison, au fond du jardin, il y avait une tonnelle.

Sur ce treillage assez dur, je grimpais et me balançais d'un côté, de l'autre. Le voisin était très cordial, j'avais un petit camarade qui m'appelait « Minouche », on s'amusait bien.

Je revois ma rentrée à l'école avec ses disciplines, les récréations où l'on jouait à la marelle avec une pierre.

Le jeudi pas d'école, c'était la foire du village et quelle foire !!!

Le gros bétail sur la place du foirail, les divers marchands sur « les promenades », les volailles sur la petite place derrière la cour de l'école...

Jeudi après-midi, le patronage, où l'on préparait de petits spectacles, bien appréciés par les habitants.

Pour la « Sainte Sigolène » c'était la fête locale avec toutes les attractions de l'époque.

J'oubliais, ma communion privée faite une nuit de Noël et un peu plus tard, le certificat d'étude passé à Dourgne.

De ce passage d'enfance passé dans ces villages, je garde de très très bons souvenirs.

M^{me} Camille Gilloen
Maison d'accueil
«St Vincent-S^{te} Croix » - Sorèze

« MON VILLAGE »



Le « petit » village montagneux où je suis née en Haute Savoie, était perdu dans la neige au pied des « Aravis ».

Ce village « petit » disais-je, car il était composé de trois maisons, la nôtre et deux autres. C'est tout !

Depuis, le domaine s'est agrandi : des chalets, des hôtels, des restaurants, des manèges se sont installés au milieu des hortensias et des géraniums dès le printemps venu.

J'en suis repartie à six ans en me remémorant les différentes phases de ma maladie à l'âge de quatre ans où le docteur m'avait condamnée, mais le Bon Dieu n'a pas voulu. Grâce à ma maman qui a eu une idée de génie : le soleil à travers la vitre de ma chambre au mois de janvier.

Le temps a passé mais je n'ai jamais oublié mon « village ».

M^{me} Paulette Nouvel
Maison d'accueil
«St Vincent-S^{te} Croix » - Sorèze

VIVRE DANS LES VILLAGES DE NOTRE ENFANCE



La discussion initiée sur la ville ou le village de notre enfance nous a tout d'abord montré que nous venions de contrées bien différentes alors qu'aujourd'hui nous sommes tous logés à la même enseigne. Désireux d'une sécurité rassurante, notre espace s'est réduit et le plaisir de partager nos sentiments au sujet des lieux qui ont marqué notre enfance n'en a été que plus grand.

La plupart d'entre-nous sont issus de villages ruraux du département ou des départements limitrophes. Certaines personnes sont en quelque sorte expatriées puisqu'elles sont originaires d'Espagne qu'elles ont dû abandonner pour fuir la misère ou la guerre civile, ou encore d'Algérie voire de Pologne.

Pour chacun de nous le centre du village était l'église à laquelle était accolé le presbytère. Bien entendu, une école de filles ainsi qu'une école de garçons se trouvaient dans tous nos villages. Épicerie, coiffeur, bureau de tabac, boucherie, boulangerie en étaient les commerces les plus courants. Les hommes se rassemblaient au café pour jouer aux cartes alors que le lavoir et le puits du village étaient de véritables lieux de convivialité pour les femmes, dont il n'était pas concevable qu'elles restent sans rien faire. Combien sommes nous à avoir tardé à acquérir un moulin à café électrique car c'est le seul moment où nous pouvions nous asseoir sans remord en moulinant le café ?

Comme un métronome, la cloche du village rythmait le temps qui s'écoule. L'angélus donnait le départ pour les champs ou l'usine, annonçait le repas de midi et clôturait la journée. Le carillonneur était investi d'une mission importante : sonnait-il les cloches en retard et il fallait continuer à travailler même si nous savions pertinemment que l'heure était

passée... En effet, les montres étaient réglées sur les sonneries...

Aujourd'hui, les cloches ne sonnent plus que le dimanche, et nos enfants ne savent même plus où est l'église. Les lotissements pavillonnaires ont détruit l'âme des villages. La voiture stationnée devant la porte remplace ceux et celles qui sortaient le soir leur chaise dans la rue et discutaient entre voisins tout en se livrant à de menues tâches. Nos villages sont devenus des lieux où viennent dormir nos jeunes sans les habiter véritablement : les cafés ont fermé, les écoles sont rarement maintenues et les fêtes désertées... Nous nous souvenons encore de ces fêtes qui nous procuraient à tout âge de grands moments de bonheur ; qu'il s'agisse de jouer au chamboule tout ou de danser au son de l'accordéon, nous étions tous présents jusqu'au petit matin...

Nous nous faisons un point d'honneur à fleurir nos jardins, nous n'avons pas besoin de concours organisés par la municipalité : notre plaisir et les compliments des voisines suffisaient à nous satisfaire. Aujourd'hui des citadins sans racine rurale n'hésitent pas à porter plainte quand ils s'estiment dérangés par le chant du coq. Ils ne connaissent même pas leurs voisins et sont indifférents aux événements qui font la vie du village. Nous avons beaucoup de travail, peu d'argent et une qualité de vie que certains, perturbés par le rythme effréné de leurs journées et une insatisfaction permanente, nous envient... Ils oublient qu'il ne fallait pas rechigner à la tâche et que les loisirs étaient fort rares... C'est peut-être la raison pour laquelle ils n'en étaient que plus précieux...

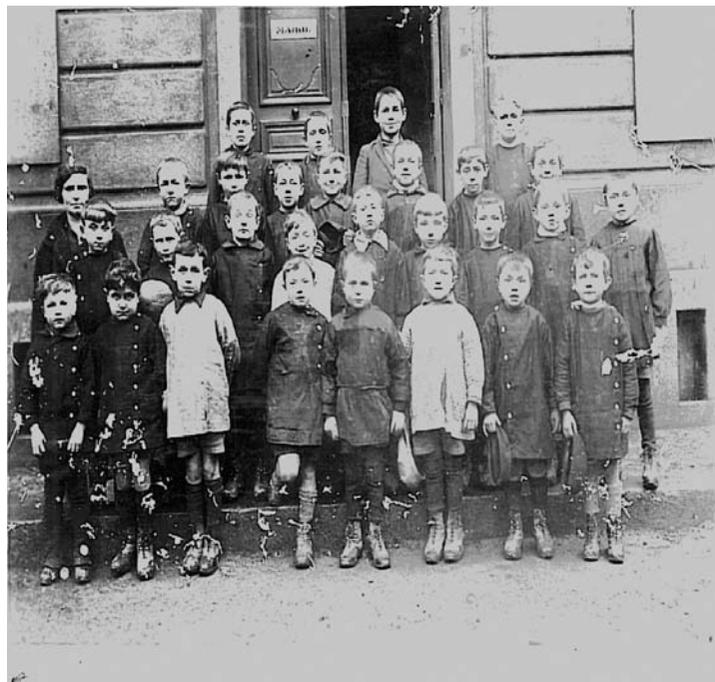
**Un groupe de résidents
de la maison de retraite
«Résidence le Grand Champ»
de Lagrave, le 20 septembre 2009
en coopération avec le pôle
«Culture des anciens»
de la communauté de communes
Tarn-Dadou.**

LA VIE DE NOTRE VILLAGE AU FIL DES SAISONS

L'AUTOMNE

Le 1^{er} octobre c'est la rentrée des classes. Vêtus de tabliers noirs, de galoches en bois et de pèlerines en drap grossier, les enfants se pressent vers l'école. Chaque journée débute par une leçon de morale mais on apprend surtout à lire, écrire et compter. L'histoire et ses dates fastidieuses, et la géographie qui ouvre des horizons nouveaux sont aussi au programme.

A la veillée, autour de la cheminée odorante, on déguste des châtaignes en écoutant les récits des anciens. Dans la grisaille de novembre, la population se retrouve au Monument aux Morts pour commémorer l'Armistice de 1914/1918.



L'HIVER

La neige, présente en abondance, réjouit les enfants qui s'adonnent à de belles batailles et dévalent les pentes sur de vulgaires planches pompeusement baptisées luges.

Dans les usines, les conditions de travail sont difficiles car le froid est vif et engourdit les doigts.

Le football a repris ses droits et le terrain de Lafeuillade accueille, le dimanche après-midi, les Bastidiens venus encourager leur équipe : les Bleus et Noirs de l'U.S.B.

NOËL illumine les visages grâce à quelques friandises et à une orange.

Les jeunes gens, eux, attendent impatiemment février pour fêter, comme il se doit, le Carnaval.

LE PRINTEMPS

Le village reprend vie. La nature reverdit et les platanes qui bordent la route retrouvent leurs feuilles. Quelques troupeaux de moutons s'égarer dans les rues. Ils vont se régaler d'herbe grasse. Peut être vont-ils au parc, aujourd'hui municipal, qui était autrefois une vaste prairie ?

Le mois de mai retrouve ses processions après quelques échauffourées avec les forces de l'ordre.

Les ouvriers et ouvrières, toujours pressées, n'hésitent plus à prendre le temps de flâner, admirant au passage les vitrines des nombreux magasins.

Le trafic ferroviaire est très important grâce aux échanges commerciaux générés par l'industrie textile. La gare est donc très fréquentée et le passage des trains de marchandises et des michelines de voyageurs rythme la vie du village.



L'ÉTÉ

L'été s'installe. Sur le devant des portes on a sorti chaises et bancs afin de profiter des longues soirées. Les hommes fument, les femmes tricotent en bavardant. Les enfants jouent en riant, dans les rues où ne passent que de rares voitures.

Pour la saint Jean, c'est la fête du village. On danse sur la place de la mairie, autour du kiosque à musique où s'époumone la fanfare.



Les résidents de la maison de retraite de Labastide-Rouairoux

RECITS

« VILLES ET VILLAGES DE NOTRE ENFANCE »

1 – Dans notre village les maisons étaient couvertes avec des tuiles rondes, il y avait 3 pigeonniers où nous allions chasser les pigeons à la carabine.

Notre village était tout petit, tout le monde se connaissait, nous nous retrouvions en groupe sous la halle par mauvais temps. C'était des maisons anciennes en pierre où vivaient des gens gentils et serviables.

2 – Quand j'étais enfant pour aller à l'école on traversait le village en chantant la chanson du « Duc de Framboisier ». Je faisais l'imbécile, j'étais taquine mais pas méchante. Nous nous retrouvions après vêpres avec la jeunesse catholique agricole.

3 -A l'époque dans nos villages il y avait des fêtes qui duraient 4 à 7 jours. La semaine on s'y rendait à vélo et le dimanche avec le car.

Tous les balcons et les bas d'escaliers étaient fleuris de géraniums de toutes les couleurs.

4 – Autrefois, nous n'avions pas toutes les commodités d'aujourd'hui, et mon père parcourait la campagne de fermes en fermes avec son épicerie ambulante. Nous n'avions pas de docteur pour nous accoucher, c'était une sage-femme.

Ont participé à l'écriture : M^{me} Audouy, M^{me} Joulé, M^{me} Nogarotto, M^{me} Puginier, M^{me} Treille, M. Peyre, de la maison de retraite Les Quiétudes à Lautrec .

NÎMES DE MES SOUVENIRS

Je suis née à Milhau près de Nîmes le 22 Septembre. J'avais à peine quatre ans quand ma maman est décédée. Mon père s'étant remarié, c'est chez ma grand-mère, à Nîmes, que j'ai vécu mon enfance. Et c'est de cette ville, que je trouve merveilleuse, que j'ai gardé un souvenir impérissable.

Je me souviens que nous allions souvent aux arènes, mais pas pour voir les corridas car je n'aime pas cela, mais nous allions plutôt nous asseoir sur l'esplanade. Nous y allions également pour voir les spectacles, souvent l'été il y avait des spectacles de danses, mon meilleur souvenir est d'avoir assisté à la représentation de « Carmen ».

La Maison Carrée est aussi un des monuments les plus célèbres, c'est un temple Romain entouré de colonnes. Il y avait aussi un théâtre magnifique qui a été détruit dans un incendie je revois encore tous ces gens qui pleuraient. Il a été reconstruit, bien sûr, mais le nouveau est beaucoup moins beau.

Vous savez là bas tout est plus beau, les fleurs, les arbres, c'est normal, il y fait beaucoup plus chaud.

Il y a un jardin magnifique, c'est le Jardin de la Fontaine. L'eau qui coule est celle qui va jusqu'au pont du Gard. De La Tour Magne qui domine les jardins on peut voir toute la Camargue. On y accède par des escaliers qui entourent les jardins et en bas il y a aussi le temple de Diane. J'ai toujours une photo de ma petite fille qui danse devant.

L'été, nous allions au Pont du Gard, les jeunes qui savaient nager se baignaient, dans le Gardon. Moi, j'avais peur car il y a des gouffres profonds et je ne sais pas nager. Nous nous mettions à l'ombre dans les pins et nous amenions le pique-nique. Il faisait bon !!!

Aujourd'hui, j'entends toujours le chant des cigales et je sens encore le soleil sur mon visage lorsque je m'allongeais sur les rochers.

**M^{me} Martin Anasthasie
EHPAD Saint Joseph Mazamet**

NARBO MARCIUS

Il est question de parler du village ou de la ville de notre enfance. Il est difficile de parler les uns du village, les autres d'une ville plus grande ou d'une capitale, qu'importe où l'on a grandi, fait sa vie, eu des amis, on va essayer de se le rappeler !

Je suis née à Narbonne, ville Gallo-Romaine, en son temps Narbo Marcius. Je n'y suis restée que quatre ans. Mon père, dans l'administration, a été muté à Paris. Néanmoins, je connais bien Narbonne, pour y être allée souvent, afin de rendre visite à des parents.

Quelle ville !!! Ancienne et intéressante, avec ses fouilles, sa voie romaine découverte et ré-ouverte, son musée lapidaire, attirant un grand nombre de visiteurs français ou étrangers, son église Saint Paul Serge (Évêque), la plus ancienne, et le passage des soldats romains...

Il est impossible d'oublier tant de beauté.

D'un saut je me trouve à Paris. J'ai grandi dans le 13^e arrondissement, près de La Pitié Salpêtrière, boulevard de l'hôpital. Que de rues portant des noms célèbres : Pinel par exemple, Coypel ou Manet, (artistes peintres), les Gobelins où se situe le magnifique musée aux tapisseries merveilleuses, que Louis XIV honora de sa visite.

Le dimanche ou le jeudi nous allions au Jardin des Plantes, hypnotisés par les ours blancs,

quelquefois au fond des fosses, ou par les singes dans les arbres. Nous passions les ponts sur la Seine et nous nous trouvions gare d'Austerlitz, direction Mazamet par Toulouse.

Mazamet, encore un lieu qui a marqué mon enfance ! Les vacances chez mes tantes où avec mes amis, je me promenais, dans les châtaigneraies, sur la route de Carcassonne. Il y avait des bancs tout le long de la route. Ils n'existent plus aujourd'hui. A l'époque, il y avait moins de voitures et nous marchions beaucoup.

Le jardin public, toujours là, le bassin avec des canards, qui a disparu, ainsi que les cages dans les allées, avec des oiseaux, et surtout, un vieux renard, qui nous ignorait.

Aujourd'hui Mazamet s'est embelli et modernisé. C'est une petite ville où il fait bon vivre. Après toutes ces pérégrinations d'ailleurs, c'est ici que je vis.

L'essentiel c'est de se rappeler et d'avoir su apprécier les bons moments d'où qu'ils viennent : d'un petit village ou d'une grande ville...

**M^{me} Suzanne Marcerou
EHPAD Saint Joseph Mazamet**

VOTRE VILLAGE, OU VOTRE VILLE DE NAISSANCE

Expatriés, rapatriés, exilés, réfugiés, déracinés, pieds noirs !...

Je pense à ces pins aux racines noircies dressés dans l'enchevêtrement de la tempête. Pourtant encore verts comme l'espérance, couchés, battus, mais vivant dans le futur des jeunes pousses, sous un ciel azur et serein.

Où est Alger la blanche ? Le blanc est la couleur de nos cheveux après toutes ces années.

Il n'est pas toujours bon de revenir en arrière, tournons la page, blanche bien sûr...

M^{me} Niérat Villégiale Saint Jacques

« LA VILLE, LE VILLAGE DE LEUR ENFANCE ».

M^{me} JULIA a grandi à Cuq Toulza dans la métairie « En buc ». Elle allait à l'école libre avec sa soeur et elles avaient 4 Kms à faire pour s'y rendre. « On portait des sabots ou des galoches, on préférait les sabots car on les enlevait plus vite que les galoches.

Après l'école, à la récréation de midi, on allait jouer sur le parvis de l'église, on devait alors traverser la route 2 par 2. En 1939 (11 ans) en traversant, un jeune à vélo ne nous avait pas vu et nous est rentré dedans et ma jambe a été cassée. A l'époque on n'allait pas à l'hôpital, on se soignait à la maison. Comme il n'y avait pas de chemin pour aller à la ferme, c'est le curé qui m'a ramenée en voiture.

Le lendemain, le docteur m'a envoyée faire une radio à Puylaurens ».

M^{me} CLARENS est née et a grandi à Lempaut .

« C'était un village avec de nombreux puits ou les gens allaient y chercher de l'eau. Pour se ravitailler, il n'y avait pas de commerçants établis. On allait au marché à Revel ou à Puylaurens.

Le Kaïfa passait avec les chevaux et du ravitaillement.

Après il s'est monté 2 petites épiceries.

Papa et maman tenaient des gérances « les docks méridionaux ». On tenait la régie (papier pour transporter le vin, les alambics, il fallait faire les laisser-passes). Pendant la

seconde guerre mondiale, on distribuait aussi les tickets de rationnement que l'on donnait aux habitants.

Un jour, un allemand qui voulait des sandales était venu à l'épicerie. Je n'ai pas voulu lui donner les sandales, alors il m'a braquée en sortant son revolver..... terrifiée, je n'ai pas bougé puis il est parti ».

M^{me} PUGET est née à Revel. Elle y passait toutes ses vacances chez ses grands-parents.

« Mon grand-père, M. IZARD, tenait un magasin de chaussures sur mesure.

Beau papa aimait rire. Dans son magasin, je discutais avec les clients... c'était mon grand plaisir ».

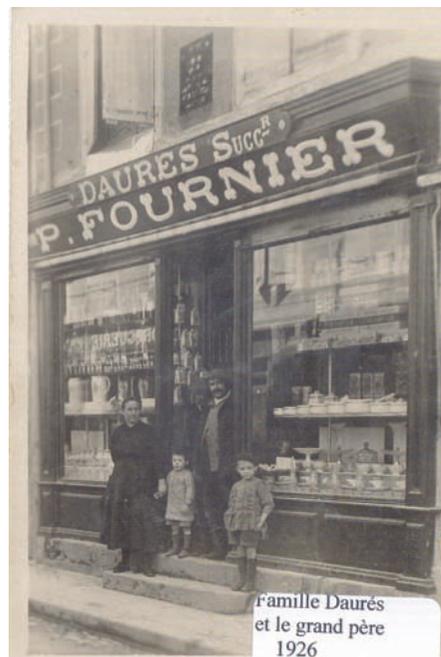
M^{me} SAUTIN passait également ses vacances à Revel.

Les grands-parents de M^{me} SAUTIN et de M^{me} PUGET habitaient face à face dans la même rue. « On jouait souvent ensemble, avec M^{me} PUGET, à l'âge de 4 à 5 ans (en 1924, 1925). On courrait dans la rue, il n'y avait pas de voitures à l'époque. Je me souviens du « crieur public » qui passait et tapait sur son tambour en annonçant les nouvelles de la ville... On le suivait ».

Né à Saint Paul Cap de Joux, **M. DAURES** a grandi à Revel.

Il se rappelle que dans les rues, les charrettes étaient tirées par des bœufs ou des chevaux.

En 1929, à l'âge de 9 ans, sa mère travaillait dans l'épicerie de M. FOURNIER et son père fabriquait des caisses à œufs chez BARBASTE.



Il habitait rue de Dreuilhe, juste au dessus de l'épicerie.

Pendant la seconde guerre, à la place de la caserne des pompiers de Revel, il y avait une marre qui appartenait à la Mairie. L'hiver quand il y avait de la glace, les garçons s'amusaient à glisser dessus. Un jour la glace s'est brisée et le sabot d'un garçon est passé au travers.

Celui qui avait perdu son sabot, un été, jouait du clairon devant la mare et toutes les volailles des voisins environnants s'étaient mises à le suivre.

M^{me} JALBAUD se rappelle que tous ceux qui étaient là riaient de le voir faire sauf ceux qui devaient récupérer leurs canards et oies égarés par le tintamarre.

M^{me} GUILHEM est née et a grandi à Olonzac dans l'Hérault.

Il n'y avait pas de lavoir, pour laver le linge il fallait aller à la rivière de l'Aude. Il fallait marcher beaucoup pour s'y rendre. On lavait le linge sur des dalles en cailloux.

On allait à l'école à pieds par tous les temps, on emmenait la gamelle et on la réchauffait sur le poêle de l'école. Il n'y avait pas de magasin, car à la fin de la seconde guerre on manquait de tout.

Le lieu qu'elle préférait dans son village natal était « la maison de ma grand-mère parce que j'y ai passé des jours d'enfance magnifiques », nous confie t-elle.

« Dès que les vacances arrivaient, elle venait me chercher avec un petit âne attelé à un charretton et nous allions de Oms à Olonzac. Ma grand-mère me disait « viens m'aider à nettoyer les poules !! ».

M. GROUSSET est né à Saint Jean de Thouars à 30 km au sud de Saumur.

« C'était un petit village, d'environ 900 habitants. Le couvent donnait d'un côté sur les champs et de l'autre côté sur le village. Le jeudi et le dimanche, les sœurs nous attendaient à la sortie de l'école. On allait alors au couvent où elles nous donnaient l'instruction religieuse. Elles nous offraient ensuite le goûter. Un souvenir plus ou moins bon... car il étudiait cela vite fait.

Le jeudi on montait à la grotte du Mont Savart. On y jouait à cache cache, la grotte était grande, l'entrée étroite et dedans il y faisait noir. On avait des lampes à pétrole pour y voir plus clair.

J'aimais jouer au bord du Thouet, une rivière qui passait dans le village. A la belle saison, on jouait entre copains à se tremper tout habillé. On faisait la petite « guerre » avec les thouarsais avec des bâtons, des pierres, tout ce qui nous tombait sous la main ». Il aimait beaucoup ce village, « mon village ».

M^{me} GAY a grandi à Villefranche, un grand village.

Elle se souvient des nombreuses fêtes (fête locale, la fête du printemps, la fête du 14 juillet)

et surtout d'un évènement mémorable qui avait fait rire beaucoup de monde à l'époque.

« C'était pendant le feu de la Saint Jean, une dame grande et forte dansait et chantait autour du feu. Quand elle a voulu sauter par-dessus le feu, elle est tombée, et on lui a vu « tout le derrière » car elle ne portait pas de culotte !!.

L'été on allait se baigner dans l'Hers. On se cachait du monde car, se laisser voir en combinaison n'était pas convenable. Mes parents étaient épiciers dans le village sur la place de la Pradelle.

A l'âge de 9 ans, **M^{me} BONNET** vivait chez ses grands-parents, à Montech dans l'Aveyron.

C'est sur « La place du village » qu'avait lieu le marché chaque vendredi. Son grand-père l'emmenait en charrette tirée par un âne. On passait dans des chemins caillouteux et on rigolait beaucoup.

On y voyait des petits cochons, des veaux que j'aimais caresser.

Chez mon grand-père j'allais dans l'étable où il y avait 3 vaches, des cochons, des pintades et des canards.

Le soir pendant que mon grand-père trayait les vaches, moi je les caressais. Il faisait la traite à la main. Il m'avait même montré comment le faire. Une fois j'ai essayé mais c'était dur...

M. SONGA est né et a grandi à Martigues, dans un beau petit village à côté de Carry de Rouet. Il aimait beaucoup ce village car il était situé en bord de mer.

Il allait souvent pêcher avec son oncle. C'est ce dernier qui lui avait appris à pêcher les Harengs, girelles, pageots...

Il y avait beaucoup de monde qui pêchait dans ce village. On le mangeait ensuite en famille.

Les résidents des maisons de retraite de l'hôpital local de Revel ont évoqué tour à tour

« La ville, le village de leur enfance ».

Des souvenirs marquants et émouvants....

MAZAMET

Quand j'étais petite, il y a eu une époque où Mazamet était très prospère dans le délainage. Mon père, polytechnicien est resté travailler avec la famille.

Il n'y avait pas les voitures qu'il y a maintenant, il y avait des voitures à cheval. En ville on se déplaçait à pied, à vélo. Mon père avait un vélo avec une selle sur le cadre pour me promener. Plus tard, il y a eu des autobus qui faisaient Castres-Mazamet-Béziers ce qui a permis aux gens de se déplacer.

Pour l'école, il y avait une école de filles et une école de garçons : le Gravas et l'école de la République. Il n'y avait pas d'école secondaire, mes frères sont allés à Castres.

Les fêtes de quartiers : il y avait un feu de la Saint Jean dans chaque quartier, on sautait par-dessus le feu.

Le 14 juillet un feu d'artifice était tiré au terrain de sport.

En hiver, on faisait la charcuterie en famille avec un cochon qui avait été élevé à la campagne. Le saigneur venait tuer le cochon.»

« On écoutait à la radio des concerts le soir en tricotant. Dans les paroisses, il y avait des réunions, on chantait des cantiques, on faisait des repas. »

« On s'éclairait à la lampe à pétrole et aux bougeoirs que j'ai encore. Dans le jardin nous avons un lavoir personnel, sinon, il y en avait un dans chaque quartier. »

**Mesdames :
Alquier, Poirson et Massot
Refuge Protestant Mazamet**

L'ESTREPE

Tout petit village, L'Estrèpe est le dernier géré par la commune de Saint Amans Soult. Sur la même départementale il y avait Montfort géré par Mazamet.

Il y avait quelques petites maisons puis chacun avait des terres qui lui appartenaient.

Il n'y avait pas d'école, nous allions à celle des Raynauds à pied. C'était à un kilomètre, pour des gosses, on faisait ça en s'amusant, en mangeant des mûres qui poussaient le long de la route.

J'en garde un bon souvenir, nous étions tous copains.

C'était vraiment la campagne, il y avait des oiseaux, le pic vert qui chantait quand c'était l'époque des amours.

Comme dans tous les petits villages, il y avait la basse classe ouvrière et quelques personnes de Mazamet qui avaient de l'ar-

gent et qui avaient des « châteaux » à l'Estrèpe.

J'allais garder les chèvres dans la montagne et en même temps, je cherchais les champignons. Tout était utilitaire, les ronces servaient pour faire manger les chèvres, les mûres pour la confiture.

Le soir, il y avait des veillées mais les filles, on n'y allait pas, on restait à la maison.

Papa travaillait à l'usine, il descendait par les champs pour y aller ; en fonction du vent il passait par un versant ou l'autre de la montagne.

L'eau, on allait la chercher à la fontaine. On lavait le linge au ruisseau puis plus tard, on a construit un lavoir dans le village.

**M^{me} Bessière
Refuge Protestant Mazamet**

SUITE DES ARTICLES DU PRÉCÉDENT NUMÉRO « SUR LE BANC » LA BIEN-TRAITANCE »

LA BIEN-TRAITANCE DES AÎNÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Plusieurs faits de maltraitance d'enfants, de femmes, prisonniers, otages, personnes âgées, travailleurs, ont amenés les médias à ne plus parler que de cela. Pourtant au milieu de cette violence si l'on pouvait envisager et recréer pour l'avenir un autre aspect de la façon de traiter ce qui nous a été donné dans la vie, comme tout serait agréable !

Etant donné que le mot « bienveillance » n'existe pas dans le dictionnaire et que l'on peut trouver par contre les mots « bienséance », « bienveillance » avec tout ce que cela suggère ; nous parlerons plutôt des petites choses de la vie qui nous ont marquées ou nous marquent chez nos anciens : autrement dit de l'accueil.

Cela peut aller simplement du regard, du sourire, jusqu'à deux bras tendus.

On parle de nos jours, et on se rend chez le traiteur : celui qui soigne la nourriture peut en effet faire partie de cet accueil quand on pense aux peuples orientaux : un verre de thé dans le désert ! Mais notre culture se traduisait aussi et encore dans ces gestes : je me souviens de la façon dont un vieux curé complètement démuné avait reçu notre jeune couple nouvellement arrivé dans la paroisse avec une petite cerise pour chacun dans un dé de liqueur. Daudet avait observé déjà cet échange des cœurs dans son roman « les vieux ». Car il existe aussi une bienveillance des vieux conjoints entre eux.

Je pense aussi à cette femme qui, dans le dortoir de la maternité de la région parisienne, s'étant aperçue de l'isolement d'une patiente sans fleurs ni visites, était venue sans un mot déposer au pied du lit, deux petits chaussons. On pense à la chanson de Brassens « Toi l'étranger qui sans façon ».

Et que dire de la bienveillance dans la parole ! L'interpellation de celui ou celle que l'on rencontre, que l'on tutoie sans respect !

Quand on songe aux soins d'un médecin et à son traitement, la bienveillance implique aussi un suivi, une écoute ; Entendre ce qui est dû. L'écho des générations, par monts et par vaux, est encore à recevoir par nos oreilles attentives, de nos jours.

M^{me} Nierat
villégiale saint-Jacques

LA BIEN-TRAITANCE DES AÎNÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

**Un groupe de résidents de la maison de retraite «le Grand champ»
à Lagrave Mai 2009**



Selon un cliché classique la vieillesse est le temps de la sagesse et du prestige. Pour nous, elle est trop souvent malheureuse.

Nous nous souvenons de nos aînés relégués dans un coin des maisons, devenus une charge dont nous attendions parfois la fin avec impatience. Tout se passait bien, tant que les anciens pouvaient mettre la main à la pâte en surveillant par exemple les jeunes enfants pendant que les jeunes générations vaquaient à leurs occupations. Cependant, un jour le vieux devient trop vieux, n'est plus autonome et même si le souffle de la vie existe encore, nous ne savons plus qu'en faire, il n'est plus qu'une bouche inutile qu'il faut encore nourrir.

Bien souvent, nous n'aurions pas pu régler les frais inhérents au placement en maison de retraite, et les conflits belle-mère/belle-fille empoisonnaient l'existence de familles entières sans qu'aucune solution ne puisse être trouvée et sans que la personne âgée n'y trouve un quelconque bénéfice. De toutes façons, il y a peu de temps que les maisons de retraite sont devenues de véritables lieux de vie où il fait bon vivre, même si nous rechignons toujours à reconnaître nos limites, à tout laisser pour en franchir le seuil. Pour nos

anciens, les hospices faisaient office de mouroirs et étaient souvent la pire des solutions.

L'image de l'ancien installé sur le coffre à sel près de la cheminée, présentée souvent comme la capacité à vivre ensemble des anciennes générations est fautive. La personne âgée était installée à cet endroit non par respect (il y faisait chaud) mais pour qu'elle ne participe pas à la vie quotidienne, qu'elle ne gêne pas le regard.

Notre culture n'a jamais vraiment valorisé les personnes âgées contrairement aux pays arabes où le rôle de sage leur était traditionnellement dévolu. Pour nous la bien-veillance, n'est pas seulement le contraire de la mal-veillance. Nous osons espérer, malgré les horreurs parfois présentées lors de reportages, que les endroits où l'on maltraite physiquement ou psychologiquement les personnes âgées n'existent plus. Cependant, ne pas être maltraité ne signifie pas que l'on nous veut du bien. Certaines réflexions désobligeantes lorsque nous nous oublions par exemple au lit, peuvent faire plus de mal que des coups, des phrases anodines que vous pensiez simplement taquines, sont pour nous de véritables moqueries. Nous mangeons



tous à la même heure, la même chose, alors que nous aurions parfois envie de folies, remplacer par exemple le repas du soir par du millas et du fromage blanc... La vie en collectivité ne serait-elle pas tout simplement «maltraitante»? Vous nous infantilisez parfois parce que nous ne pouvons pas faire les choses seuls ; vous ne comprenez pas toujours, que faire avec nous n'est pas faire à notre place... Parfois, vous ne pouvez pas acquiescer à nos demandes alors vous les niez au lieu de reconnaître ce que nous exprimons. Lorsque nous disons que nous voulons mourir vous nous répondez : « il ne faut pas dire ça, votre famille a besoin de vous » alors que nous voulons simplement vous dire notre angoisse devant la mort et que vous écoutiez notre inquiétude. La bien-

traitance idéale serait de nous aider à être utiles jusqu'au bout. Nous sommes heureux lorsque nous nous sentons vraiment exister dans votre regard. Les petites phrases dites quotidiennement le sont parfois avec tendresse, compassion, intérêt .Nous aimerions qu'elles ne soient jamais emplies d'indifférence ...

**Un groupe de résidents
de la maison de retraite
«le Grand champ» à Lagrave .
Mai 2009**



« Ce n'est pas parce que je suis un vieux pommier que je fais de vieilles pommes. Félix Leclerc »

RESPECTER MA PERSONNALITÉ

« Bien me traiter c'est respecter mon indépendance, je suis très indépendante. J'ai besoin de solitude mais je suis aussi sociable. Les égoïstes préfèrent vivre seul, moi ce n'est pas mon cas.

Au départ, quand je suis arrivée à la maison de retraite, nous étions quatre à ma table. Il a fallu que je change de salle à manger à cause de la chaleur, ça me déclenchait des malaises. Et bien, mes voisines m'ont dit un jour qu'elles me regrettaient et je leur ai dit « vous me manquez aussi », mais elles m'ont répondu : « c'est vous qui nous manquez le plus ». Vous voyez, ma solitude ne m'empêche pas d'être avec les autres donc c'est que je sais être aimable.

Je crois que je tiens mon besoin d'indépendance de ma mère et puis j'ai été veuve à 44

ans et j'ai été obligée de m'occuper seule de mes enfants.

A ma nouvelle table c'est différent, nous sommes différents et il faut supporter cette différence. Parfois, c'est plus difficile que d'autres mais quand on sait que l'équipe est informée et qu'elle n'y est pas insensible on se sent soutenu et ça aide. C'est la vie communautaire il faut savoir faire des concessions mais aussi se savoir respectée. »

M^{me} Maumus
EHPAD St Joseph de Brassac

SAVOIR SE METTRE À LA PLACE DES AUTRES

« Il faut être altruiste. Il y a des personnes à la maison de retraite qui ne savent pas où elles sont et quel jour nous sommes. Moi, je le leur dis. Il y a des dames à ma table qui sont sourdes et qui ne savent pas toujours de quoi les gens discutent autour d'elles... et bien moi, je le leur dis. Il y en a qui ne peuvent pas marcher...et bien moi, j'essaie de les comprendre.

Il y en a certains qui font des remarques sur tout le monde, je ne rentre pas dans leur jeu. Certains sont égoïstes, ne pensent qu'à eux, il ne faut pas être comme ça...

On est tous différents, alors c'est comme ça, il faut s'accepter.

Pour moi être bien traité c'est : bien manger, être libre d'aller où je veux et de faire les choses à mon rythme... ne pas me sentir en prison. Moi, j'ai besoin d'aide sur le plan administratif : j'ai une curatrice. C'est important qu'elle m'aide et que je puisse lui faire confiance. »

M. Vacquier
EHPAD St Joseph de Brassac

UNE VRAIE ÉVOLUTION !

« Lorsqu'il y en a qui se fâchent aujourd'hui que tout n'est pas parfait, moi je peux leur parler de la maison de retraite comme elle était avant : c'était l'hospice ! Oh bien sûr à l'époque j'étais trop jeune pour y être, mais j'étais quand même là ! Je venais souvent voir ma grand-tante et puis j'habitais là, juste à côté !

Il y avait un grand dortoir dans chaque aile du bâtiment : d'un côté les hommes, de l'autre les femmes ! Les lits n'en finissaient pas de se succéder. La nuit les surveillantes vous observaient à travers une sorte de guichet, elles ne passaient pas comme aujourd'hui à votre chevet pour savoir si tout allait bien ou si vous aviez passé une bonne nuit, vous ne pouviez pas sonner si quelque chose n'allait pas !

Le matin, on ne vous servait pas de petit déjeuner à la carte ! Non ! Vous aviez droit à une soupe de légumes préparée la veille au soir et qui avait parfois un goût aigre... Les repas n'avaient rien à voir avec aujourd'hui.

Maintenant, lorsque vous n'êtes pas bien on vous apporte le repas en chambre ou alors on vous propose un menu adapté à votre état. Le reste du temps on a des menus variés et en plus on nous demande notre avis !

Ici, on vient parce qu'on est âgé, pour se reposer, parce qu'on ne peut plus se suffire... On a besoin de bien manger, que la chambre aille bien. La nuit, on a deux veilleuses et en cas de besoins on peut sonner, elles font attention à nous ! Nous sommes tous plus ou moins malades, on a besoin de se sentir pris au sérieux. On sent le personnel proche des plus handicapés, c'est bien... Je discute beaucoup avec elles (les salariées)... je les fais rire même ! Et oui, il faut être correct et gentil avec elles aussi ! »

M. Gatumel
EHPAD St Joseph de Brassac

LE MAINTIEN DU LIEN ENTRE LES GÉNÉRATIONS

Quand j'étais petit, nous vivions avec ma grand-mère paternelle. Cela m'arrivait de lui faire quelques « niches ». Je lui cachais les choses pour les lui faire chercher, ça pouvait être un outil du jardin ou n'importe quoi. Alors, elle me donnait un bonbon pour que je le lui rende.

J'ai été polisson comme tous les enfants je pense. Quand je n'étais pas sage c'était mon père qui me corrigeait. Il m'envoyait au lit sans manger et parfois ma grand-mère venait m'apporter quelque chose en cachette bien sûr ! C'était un gâteau ou quelques friandises...

J'aimais beaucoup ma grand-mère.

C'est comme moi quand les enfants viennent, j'ai toujours quelque chose pour eux, mais eux ils ne me font pas de niches ! C'est pour leur faire plaisir que je fais ça. Les enfants c'est l'avenir et puis comme ça ils savent qu'ils ont un grand père.

M. Montagné
Maison de retraite
« Les Arcades » à Dourgne

BIENTRAITANCE ? VOUS AVEZ DIT BIENTRAITANCE ?

Mais que signifie donc ce mot qui ne trouve pas encore sa place dans le dictionnaire et qui fait cependant tant parler de lui ?

A la maison de retraite de Brassac, lorsque nous avons proposé ce thème de discussion, de nombreux résidents se sont interrogés sur sa signification, qui leur semblait au premier abord bien compliquée à saisir. Mais rapidement chacun a su s'approprier ce terme et nous livrer sa vision de la bientraitance, démontrant ainsi que ce néologisme trouve en grande partie son sens dans l'expression de nos singularités.

Au-delà des besoins universels qui nous rassemblent, qu'ils soient physiologiques, de sécurité, d'appartenance, d'estime ou bien de développement personnel, nous avons tous des besoins spécifiques en lien avec notre trajectoire de vie. Bien traiter c'est peut être avant tout reconnaître et entendre la personne dans la globalité de ses besoins : dans son unité mais aussi dans son unicité.

En EHPAD, le projet individualisé participe à la mise en place et au suivi de cette volonté de bientraitance. L'implication de la personne accueillie, de sa famille et des différents acteurs internes ou externes à l'Etablissement, professionnels ou bénévoles reste indispensable pour apporter des réponses adaptées aux besoins et aux attentes de chaque résident.

La dimension relationnelle de la vie psychique de la personne âgée doit y trouver toute sa place, en tant que sujet en quête de sens et de liberté intérieure, acteur de sa vie et ce jusqu'au bout.

**Elisabeth Augé, Géronto-psychologue
EHPAD St Joseph de Brassac**

A.J.R.T.

*Association pour le Journal
des Résidents du Tarn*

Adhésions:

Individuelle: 20 € - Etablissement: 60 €
par chèque à l'ordre de AJRT
chez B. MARTEN (trésorier)
7, rue Meyer, 81200 Mazamet

Siège social

CHIC Castres Mazamet
Place Carnot - 81108 Castres Cedex
05 63 71 63 71 poste 38.53.

ajrt81@yahoo.fr

Sur le Banc - N°19

ISSN 1625-774X

Dépôt Légal mars 2010

Directeur de la publication et Rédacteur en chef

Francis CERDAN

Comité de rédaction

Animatrices

Christelle BERNADOU
Marie-Christine BOUISSET
Annie BOUSQUET
Fabienne BOURGADE
Inès CAMPS
Dominique COLOMBEL
Myriam CROS
Marie-Pierre ESPITALIER
Geneviève JULIEN
Danièle LAGOUTE
Dominique PARADIS
Christine RACINE
Marlène SALAZAR
Catherine SEBE
Violette SEGUIN
Francine VIGROUX

Directeurs :

Francis CERDAN
Pierre LEMETTRE
Dominique LIFFRAUD
Bruno MARTEN
Brigitte MARTINEZ
Cathy POZZOBON
Alic SOUCHON

Résidents :

Madeleine BARDOU
Madeleine BONNEVIALLE
Ernest CANDILLE
Juliette CROS
Juliette GAU
Camille GILLOEN
René JUNQUET
Paul MONTAGNE
Madeleine RIGAL
Lucette SALVETAT
Henriette THERON

Fabrication-Maquette

Photogravure-Impression
SIEP FRANCE Imprimerie : 05 63 49 26 26

Photo de couverture :

Collection du Musée du Saut du Tarn
« Sortie de l'usine Saut du Tarn vers 1910 »